

La passion mélancolique

Jacques Hassoun

À partir d'un fragment clinique, l'auteur tente de mettre en évidence un cas « exemplaire » où il apparaît que ce qui est en jeu dans l'« affection » mélancolique est représenté par l'impossibilité de faire le deuil d'un objet premier faute que celui-ci advienne au statut d'objet-perdu. Noyau d'un endeuillement non abouti, cette trace d'un meurtre toujours à accomplir de la Chose (das Ding), est au principe d'une jouissance située au carrefour de la jubilation et de l'anéantissement, au carrefour de la passion et de la mélancolie.

Il est un fait qui ne peut manquer de nous troubler : dès la plus haute Antiquité, les philosophes situaient la mélancolie comme constitutive de l'être d'abord, du sujet ensuite. Qu'ils aient même éprouvé la nécessité de créer une cosmogonie pour donner argument à ce constat ne peut que nous surprendre. Ainsi donc, il était un savoir qui leur permettait de situer cette *affection* comme première. À ce titre, elle méritait une projection astrale qui indiquait que le sort commun relève de cette souffrance radicale dont l'inscription dans l'ordre « du mouvement des étoiles et des planètes » témoigne de son universalité : même si tous les humains n'étaient pas frappés, tous étaient susceptibles de rencontrer à la suite de quelque conjonction, cette tristesse noire, cette horreur paralysante qui a pour nom « mélancolie ».

Cette universalité de l'« affection par la bile noire » (car telle est l'étymologie du trouble mélancolique), de cette tristesse, nous renvoie vers ce deuil premier que j'ai pour ma part considéré comme fondateur du sujet, comme situé au principe même des processus de subjectivation dont l'effet-sujet ne saurait être méconnu¹.

Il me semble ici important de rappeler que le texte de Freud « Deuil et mélancolie » date de 1917; il a été, en fait, écrit en 1915, à la suite de l'article « Préliminaires à l'investigation et au traitement psychanalytique de la folie maniaco-dépressive et des états voisins » que Karl Abraham avait présenté au III^e Congrès de psychanalyse, le 11 septembre 1911. L'apport freudien allait par la suite susciter un autre texte de Karl Abraham, daté de 1924, « États maniaco-dépressifs et étapes prégénitales d'organisation de la libido », qui représente l'introduction à « Une esquisse d'une histoire du développement de la libido, basée sur la psychanalyse des troubles mentaux ».

Que Freud se soit inspiré de Karl Abraham nous semble aujourd'hui certain. En effet, dans une lettre datée du 4 mai 1915, Freud écrit à Karl Abraham :

« Vos observations sur la mélancolie m'ont été précieuses; j'y ai puisé sans scrupule tout ce qu'il m'a paru utile de reporter

dans mon essai. J'ai surtout tiré profit de vos indications sur la phase orale de la libido; j'ai également mentionné le lien que vous établissez avec le deuil. Je n'ai pas eu de mal à exercer, comme vous me le demandiez, une critique sévère; presque tout ce que vous m'avez écrit était à mon goût. Je ne soulignerai que deux points : d'une part, vous ne mettez pas suffisamment en lumière l'essentiel de votre hypothèse, à savoir son aspect topique, la régression de la libido et la levée de l'investissement d'objet inconscient; d'autre part, vous mettez le sadisme et l'érotisme anal au premier plan des explications. Bien que vous ayez raison, vous n'en passez pas moins à côté de la véritable explication. L'érotisme anal, le complexe de castration, etc. sont des sources d'excitation ubiquitaires, et, à ce titre, elles font partie intégrante de tout syndrome pathologique. Elles donnent tantôt ceci, tantôt cela; et c'est, bien sûr, l'une de nos tâches aussi que de découvrir d'où vient quoi; mais l'explication de l'affection ne peut être donnée que par son mécanisme, considéré d'un point de vue *dynamique, topique et économique*. » (Freud, 1969).

« Deuil et mélancolie » par ailleurs, précède de quatre ans un autre texte fondamental : l'« Au-delà du principe de plaisir ». Commencé au printemps 1919, terminée en mai 1920, l'« Au-delà du principe de plaisir » vient étayer et dans le même temps introduire une dimension métonymique dans notre conception actuelle de la mélancolie.

D'où la série de questions que pose l'articulation de ces deux textes : « Deuil et mélancolie » aurait-il pu être écrit après l'« Au-delà du principe du plaisir »? Annonçait-il ce texte? Et enfin l'« Au-delà du principe du plaisir » en théorisant la trace chez le sujet de ce temps où la pulsion de mort s'inscrit dans le Moi en s'intriquant aux pulsions partielles, n'introduit-il pas à la subjectivation de l'énigme que pose la mort dans la nudité de son *ininscriptibilité*?

Toutes questions qui reviennent à reposer avec insistance notre rapport du deuil, à la perte, à la mort : car si les pulsions partielles et la pulsion de mort travaillent d'une manière constante le vivant, si le travail de deuil à la suite du décès d'un proche — ou de l'effondrement d'une série d'idéalités — est la propriété du vivant, alors la mélancolie serait à mettre au compte des propriétés de déliaison, de désintrinsication pulsionnelle, qui dans certaines circonstances de deuil impossible transmutent le deuil en un réel énigmatique de telle sorte, que le sujet soit la proie de l'immobilité ou la tristesse, ou de maladies graves sinon mortelles.

Si nous reprenons ce que Karl Abraham nous dit de la mélancolie, nous pouvons noter la place qu'il accorde à la position de passivité qui caractérise le mélancolique, non pas que celui-ci soit seulement passif, mais cette situation de

non possibilité d'une quelconque prise sur le cours de sa vie peut pour un sujet représenter un facteur déclenchant d'un épisode mélancolique durable.

La vie sociale, la vie institutionnelle nous en donnent maintes exemples : toute *passivation* des citoyens entraîne fatalement un retrait des investissements d'objets qui est la caractéristique des mélancoliques. Face à l'énigme que pose la violence de l'Autre, le sujet — ici devenu assujetti — se trouve comme confronté à une absence d'altérité. En un endroit de ce qui fait lien social audible, compréhensible, il est de l'énigmatique auquel le sujet va se trouver être aliéné. Cette perte de repères trouve son principe dans une férocité prêtée à l'autre... ou plutôt le signifiant *férocité* articulé à celui de *douleur* réveille une perte indéfinissable quant à son objet qui impose une souffrance, un sentiment d'indignité plaçant le sujet dans une position de passivité et d'inhibition remarquables.

Cela fait déliaison.

Cela fait appel à une tyrannie — celle des humiliés — prêts à tomber dans les bras du premier tyran venu pourvu qu'il veuille bien représenter, fut-ce sur le mode de la farce tragique, ce signifiant de violence inaudible et inarticulable.

Pour illustrer mon propos, je souhaiterais présenter ici un fragment clinique qui pourrait rendre compte de ce que nous pouvons entendre par le terme *passivité* dans sa rencontre avec la violence de l'autre.

Béatrice m'est adressée à la suite d'un état dépressif aigu. Que s'est-il passé? Mariée depuis l'âge de vingt ans, essentiellement, dit-elle, pour fuir une mère psychotique et un père tyrannique, elle a au fil des ans noué une idylle d'une extrême violence avec son mari. Quand soudain, après quatorze ans de mariage, son mari arrête de « l'honorer ». Elle tente tout pour le ramener à elle, en vain. Dès lors Béatrice se replie sur ses enfants dont elle s'occupe activement. Par ailleurs, elle développe une activité artistique où elle réussit fort bien. Les années passant, ses quatre enfants s'étant insérés socialement d'une manière satisfaisante, elle décide d'arracher à son mari un aveu : en effet, celui-ci confesse que depuis cinq ans il n'éprouvait plus de désir à l'endroit des femmes. Devant cette annonce, non pas de la trahison de son mari mais de ce repli marqué d'un rejet et d'un dégoût pour le corps féminin, Béatrice dérape, dégringole en chute libre dans une dépression profonde, au cours de laquelle elle perd toute estime pour elle-même; elle ne sortira de sa torpeur que pour développer une plainte infinie. Elle sait, dit-elle, *qui* elle a perdu, mais non ce qu'elle a perdu, car *cela* ne peut être donné que par un homme et un seul, celui qui se dérobe à la tâche. Jusqu'ici elle s'était fort bien accommodée de *qui* elle avait perdu. C'est le télescopage de *qui* elle a perdu et de *ce* qu'elle a perdu qui va provoquer une mise en abîme mélancolique, une perte d'estime de soi, expression de ce qui, profondément énigmatique et troublant, signe définitivement le manque. Désormais elle va poursuivre son mari qui ne peut ni ne doit être perdu pour elle. Elle le somme de la restaurer, de réhabiliter cette part d'elle-même qu'elle a *égarée*. Elle le sait fort bien et le dit... Ce n'est pas lui qu'elle a perdu mais c'est elle-même qui, dans cette aventure, se trouve prise dans un égarement qui l'anéantit. Karl Abraham dit

d'ailleurs très précisément (et cela s'applique d'une manière fort adéquate à l'histoire de Béatrice) que *dans la mélancolie, l'ombre de l'objet s'est retirée du moi*, cependant que *dans le deuil l'ombre de l'objet « se pose sur le moi pour l'envahir »*. Et c'est ce retrait qui est en cause ici. « Quelque chose d'étrange lui est arrivé », tel serait cet affect très particulier que décrit Béatrice (expression banale dans les mélancolies provoquées par un désastre passionnel), et que nous pouvons développer ainsi :

— j'ai subi un préjudice
— quelque chose m'a été dérobé
— je suis donc indigne et mon histoire est celle d'une longue et perpétuelle indignité.

Somme toute, *le mélancolique s'échoue là où le paranoïaque réussit*.

Cette querulence, Béatrice va se l'appliquer à elle-même cependant qu'elle va demander à l'infini que l'autre lui accorde ce qui, par définition, il lui est impossible de donner, lui accorde ce qui lui permettra de renforcer encore et encore ce sentiment de déchéance et d'indignité — du fait même de la demande suscitée par cet impossible — qui l'habite.

On la prive de l'objet qui seul peut calmer cet abîme qu'elle porte en elle et qui s'ouvre à chaque instant sous ses pas.

D'où la question que nous pouvons nous poser concernant les mélancoliques, question que la clinique nous permet de formuler avec une certaine pertinence : est-il place pour l'autre dans la jouissance orgasmique des mélancoliques ?

Freud remarque, étonné, « la défaite de la pulsion qui oblige tout vivant à tenir à la vie » (Freud, 1917); or, la question que nous pose cette patiente serait celle-ci : au plus fort de sa détresse, cette pulsion née de ce qui fait bord — singulièrement son sexe —, se déchaîne autour de cet objet qui est *ce* qui manque. Manque né de la désintrinsication pulsionnelle où l'obscurité d'un aveu clamé vient se confondre avec une exigence adressée à son mari, en pure perte.

Ici, la mort et la vie semblent relever de l'impossible, dans le déchaînement qui se manifeste à l'endroit de ce qui est manquant.

Amour et haine sont plus que présents et semblent à l'origine d'une culpabilité qui lui fait dire qu'elle est « plus coupable que tous les autres réunis », d'exprimer son droit à l'orgasme; elle se déchaîne dans l'autoflagellation de son indignité et de son désir de suicide à partir de son exigence d'être comblée par celui qui se dérobe. Elle demande *vraiment* car elle sait que sa demande ne peut accueillir de réponse possible sinon celle la renvoyant tragiquement à la passivité agie de son compagnon qui n'est convoqué que pour satisfaire son propre repli sur elle-même.

L'étrange de la chose, c'est que cette patiente semble située à l'articulation de la manie et de la mélancolie, à l'endroit même où la haine et l'auto-dépréciation se conjuguent.

Pour entendre cette hypothèse, je propose de nous reporter au texte de Dostoïevski, « Le sous-sol », qui semble être le long monologue d'un mélanco-

lique se présentant tout au long de ses tristes ruminations, comme en proie non pas à une souffrance, mais à une culpabilité sans cause :

« Mais le principal, c'est qu'il se trouve toujours que c'est moi le coupable, de quelque côté qu'on examine les choses, et, qui plus est, coupable sans l'être en somme, autrement dit : conformément aux lois de la nature. Je suis coupable, tout d'abord parce que je suis plus intelligent que tous ceux qui m'entourent (...). Je suis coupable, de plus, parce que, quand bien même j'aurais eu un sentiment quelconque de générosité, la conscience de son inutilité n'aurait servi qu'à me tourmenter davantage (...). Enfin, si même je renonçais à être généreux et voulais, au contraire, me venger de l'insulteur, je ne pouvais le faire, car il m'était impossible de me décider à agir, tout en ayant le pouvoir. » (Dostoïevski, 1956).

Ce sentiment, Dostoïevski le met au compte d'une volupté née d'une humiliation particulièrement clairvoyante et qui semble outrepasser les lois humaines, les lois de la nature. Dire « impossible » est le destin du commun. L'« impossible », autre manière de dire le réel, est vécu par le mélancolique à chaque instant. Il le côtoie et s'en nourrit. Au plus profond de l'abîme, il se joue, à l'égal de la divinité, de cet impossible de la déchéance extrême.

Nous percevons donc que le mélancolique, dans l'obscénité de sa plainte permanente, de son horreur qu'il fait partager à tous est potentiellement ce dieu maniaque, triomphant, assourdissant, dévorateur, et pour tout dire en proie à une passion que nous nous devons de reconnaître sous l'apparente apathie, l'apparent désintéret pour le monde et les autres.

Roger Munier dans « Mélancolie » remarque :

« La mélancolie c'est le monde périssable et l'aborde selon cette dimension. Rien en cela que de banal, apparemment. Mais savoir le monde périssable et l'habiter comme tel n'est pas si fréquent ni si simple. Nous savons bien le monde périssable, mais non maintenant, dans l'ici. Nous savons qu'il passera, mais après, dans un après somme toute improbable, comme est notre propre mort. Nous n'allons pas à la rose dans son éclosion et sa beauté comme à la rose qui périra, dont les pétales flétris, livides, un jour joncheront le sol. Savoir la rose périssable, non pour ensuite, mais maintenant et devant elle, est un autre et poignant savoir. C'est à quoi la mélancolie nous invite, si nous allons jusqu'au bout d'elle-même (...). Elle fait ainsi doublement échec à la Puissance. Elle la tient à distance, en la connaissant pour ce qu'elle est : puissance certes, œuvrant

dans la force et la beauté, mais menacée dans ses œuvres mêmes, un jour livrées au négatif (...). La mélancolie, disait-il, ne laisse rien hors de son champ. Elle touche au divin autant qu'au terrestre, et de deux manières, il me semble. Elle y touche en ce qu'elle l'englobe dans son obscur pressentiment. Elle y touche, et autrement peut-être, à la faveur de ce pressentiment, sinon dans ce pressentiment même. » (Munier, 1987).

Dès lors, si nous voulons bien accorder quelque crédit à ces auteurs — et comment ne le leur accorderons-nous pas, la clinique, pour peu que l'on soit attentif, va dans leur sens jusque dans l'extrême du syndrome de Cotard — la toute-puissance (infantile) est repérable et se doit d'être repérée chez le mélancolique. Il s'agit de la reconnaître et de la donner à reconnaître dans le transfert.

Cette toute-puissance semblable à celle que développe un enfant qui pleure et exprime une exigence absolue, serait l'envers de celle qui habite le passionné dans la phase de la rencontre, de la découverte, de l'assomption de son image projetée dans le regard de l'autre.

Somme toute, ce qui nous permet de déclarer Béatrice mélancolique alors que nous pourrions émettre l'hypothèse qu'il s'agit d'un épisode dépressif réactionnel, résiderait en ceci qu'elle avait accepté comme allant de soi pendant plusieurs années que son mari soit défaillant. Cela semblait aller dans le sens du noyau mélancolique qui était en elle au travail depuis toujours : elle n'avait que ce qu'elle méritait et son aversion pour elle-même trouvait toute satisfaction dans la désertion de son homme. Ses auto-accusations, son auto-dépréciation provenaient, avant même qu'ils ne puissent s'exprimer, du *pour et du contre de la lutte pour l'amour qui a abouti à la perte de l'amour* (Freud, 1917).

Désormais elle portait plainte², comme le remarque Freud dans « Deuil et Mélancolie » :

« Leurs *plaintes* sont des *plaintes portées contre*, selon le vieux sens du mot allemand : *Anklage*³; ils n'ont pas honte et ne se cachent pas car toutes les paroles dépréciatives qu'ils prononcent à l'encontre d'eux-mêmes sont au fond prononcées à l'encontre d'un autre; et ils sont bien loin de témoigner, à l'égard de leur entourage, l'humilité et la soumission qui seules conviendraient à des personnes si indignes; bien au contraire, ils sont carnassiers au plus haut point, toujours comme s'ils avaient été lésés et comme s'ils avaient été victimes d'une grande injustice. Tout cela n'est possible que parce que les réactions de leur comportement proviennent encore d'une constellation psychique qui était celle de la révolte, constellation qu'un certain processus a fait ensuite évoluer vers l'accablement mélancolique. » (Freud, 1917).

L'identification du moi avec l'objet abandonné tel semble être le secret de la mélancolie de Béatrice. Elle *est* cette mère indigne, (ayant abandonné mari et enfants définitivement) qu'avait été sa mère⁴. Elle a épousé son mari pour renaître de son accouplement avec lui. Dès lors que son mari se détourne d'elle non pour une autre, mais pour *aucune*, elle va s'identifier jusqu'à la duplication à sa mère, identification qui ne serait pas celle hystérique où l'objet est investi, mais bien plutôt celle affolante, car narcissique, où l'objet est abandonné. Cet abandon de l'objet est celui qui laisse une charge d'amour flottante et éminemment ambivalente, propre à déclencher haine et sadisme, revendication et quérulence :

« Les causes déclenchantes de la mélancolie débordent en général le cas bien clair de la perte due à la mort et englobent toutes les situations où l'on subit un préjudice, une humiliation, une déception, situations qui peuvent introduire dans la relation une opposition d'amour et de haine ou renforcer une ambivalence déjà présente. » (Freud, 1917).

Ainsi, derrière les plaintes incessantes, les idées de préjudice et d'indignité, nous ne pouvons pas ne pas reconnaître le déchaînement d'un narcissisme triomphant et abîmé tout à la fois.

Ce corps-gouffre de Béatrice où tout orifice semble avoir été érotisé sur le versant du Réel, porte la trace de cet investissement narcissique extrême qui témoigne que ce n'est pas à l'objet premier que nous avons affaire ici, mais à cette part de la Chose dont les traces mnésiques témoignent qu'une partie de *das Ding* a échappé au Meurtre.

Il n'est pas de deuil à cet endroit mais de l'endeuillement interminable sans fond ni limite.

Dans la « maniaco-dépressive », le crime, nous dit Karl Abraham, est renouvelé périodiquement. Or, chez Béatrice, ce crime toujours inabouti, est demeuré en suspens entre un père obsédé par une perte (dont l'agent est une femme, *sa* femme) à laquelle il est soumis et devenu agent de ce fait d'une cruauté sans nom d'une part, et d'une mère définitivement défailante d'autre part, maintenant, par sa désertion, ses enfants dans le trop-de-corps, trop-de-sexuel, sans refoulement possible.

La reconnaissance par Béatrice qu'elle est née de ce couple-là et non du couple qu'elle formait avec son mari, devait réveiller l'horreur qui en elle était depuis toujours tapie : l'horreur d'un corps érotisé non par le discours maternel mais par les traces mnésiques de cette part de la Chose qui semble avoir perduré. L'horreur d'avoir vécu cette toute-puissance narcissique qui faisait du mari non point un objet d'amour extérieur, mais une trace de l'inommé, de l'inommable. Née elle-même de cette union avec « son homme », telle était l'illusion dont l'écroulement l'abandonnait, désarmée, nue, omnipotente et suppliante tout à la

fois, suppliante de retrouver son omnipotence première et à jamais disparue. Plus que déchet, elle est ce reste dévalorisé et inconsistant qu'elle hait profondément :

« Blessée, répétait-il, étrangement blessée, comme impouvoir... Car c'est bien un impouvoir, vu de l'être effectif, son contraire, mais il est souverain, comme impouvoir et dans son laisser-être. Impouvoir tout-puissant. » (Munier, 1987).

Tel serait peut-être le paradoxe de la mélancolie de Béatrice : rejeton d'une oralité, d'une avidité redoutable, elle se présente à nous comme portant la marque du non-perdu de la mère, la marque d'un objet non advenu au statut d'objet-tiers-manquant.

N'est-ce pas ce qui rapproche la mélancolie de ces temps de passion où le funèbre semble se profiler derrière la jubilation et la jouissance?

N'est-ce pas ce qui témoigne de la passion de Béatrice?

Jacques Hassoun
61, Claude-Bernard
75005 Paris
France

Notes

1. Cf. mon hypothèse de travail exposée en termes d'enfant-mort, telle que je l'ai présentée dans *Fragments de langue maternelle*, Payot, 1979.
2. Je suis pour ma part particulièrement frappé par ce « porter plainte » des mélancoliques... d'autant qu'en 1975 j'avais présenté dans un exposé au Séminaire de Moustafa Safouan un texte intitulé « La plainte des femmes » (publié in *Fragments de la langue maternelle*, 1979) dans lequel j'identifiais... en toute ignorance croyais-je... la plainte des femmes à ce « porter plainte ».
3. Freud, S., Deuil et mélancolie in *Métapsychologie* : « Ihre Klagen sind Anklagen. Anklage, ancien terme juridique signifiant : mise en accusation, plainte portée contre quelqu'un (N.d.T).
4. La discrétion empêche l'auteur de donner ici plus de détails (Note de la rédaction).

Références

- Dostoïevski, 1956, *Les nuits blanches. Le sous-sol*, Gallimard, Paris.
- Freud, S., 1917, Deuil et mélancolie in *Métapsychologie*, Gallimard, Paris, 1968.
- Freud, S., 1969, Abraham, K., *Correspondance 1907-1926*, Gallimard, Paris.
- Hassoun, J., 1979, *Fragments de langue maternelle*, Payot, Paris.
- Hassoun, J., 1989, *Les passions intraitables*, Aubier, Paris.
- Munier, R., 1987, *Mélancolie*, Le Dialecte, Paris.